

III.

De Liège à Malines.

(ii) *Aerschot.*

Les Allemands entrèrent à *Aerschot*⁽²⁾ dans la matinée du 19 août ; ils faisaient marcher devant eux, pour leur servir de bouclier, deux jeunes filles et quatre femmes portant des enfants dans leurs bras.⁽³⁾ Une des femmes fut blessée par le feu des troupes belges qui, armées de mitrailleuses, voulaient barrer le passage aux Allemands, mais qui alors cessèrent le feu et évacuèrent la ville. Les Allemands ne rencontrèrent plus aucune résistance, mais aussitôt entrés ils se mirent à tuer des civils et à faire irruption dans les maisons. Ils frappèrent de leurs baïonnettes deux femmes qui se tenaient sur le pas de leur porte (c 27). Ils fusillèrent un jeune sourd (c 1) qui ne comprit pas qu'il fallait lever les mains en l'air. Ils fusillèrent cinq hommes qu'ils avaient réquisitionnés comme guides (R. No. 3). Ils tirèrent sur l'église (c 18). Ils tirèrent sur les gens qui regardaient aux fenêtres (R. No. 5). Le fils du bourgmestre, un garçon

⁽¹⁾ xv., p. 20.

⁽²⁾ c. 1-38 ; Rapport belge xxi, p. 111-4 ; Ann. 1, 7 ; Rép., pp. 147-178 ; Livre blanc allemand, A ; Struyken ; Davignon, p. 97.

⁽³⁾ Rép., No. 1 ; g. 2.

de 15 ans, qui se tenait avec sa mère à une fenêtre, fut atteint d'une balle à la jambe (R. No. 11). Ils tuèrent des gens chez eux. Dans une seule maison, par exemple, six hommes furent tués à coups de baïonnette (R No. 15). Un employé de chemin de fer fut entraîné par eux hors de sa maison et fusillé dans un champ (R No. 2). "En rentrant chez moi," dit une femme qui avait été saisie par les Allemands et qui s'était échappée, "j'ai trouvé mon mari étendu mort devant la maison (c 18). Il avait reçu un coup de feu derrière la tête. On lui avait volé ce qu'il avait dans ses poches."

D'autres civils (la population civile avait déjà été accusée d'avoir tiré) furent pris comme otages⁽¹⁾ et poussés, les mains en l'air, vers un endroit découvert sur les bords de la rivière Démer. "Il y avait environ 200 prisonniers, dont quelques-uns étaient des malades arrachés de leur lit." (c 1). Il se trouvait parmi eux, un professeur du Collège (R No. 9) et un vieillard de 79 ans (c 15). Quand ces otages eurent été fouillés et gardés deux heures durant, les bras en l'air, sur les bords de la rivière, le bourgmestre fut amené sous escorte⁽²⁾ et forcé de leur lire une proclamation ordonnant que toutes les armes fussent livrées et leur donnant avis que, si un coup de feu était tiré, celui qui l'aurait tiré et quatre autres personnes seraient mis à mort. C'était tout à fait inutile, car plusieurs jours avant l'arrivée des Allemands le bourgmestre (comme la plupart de ses collègues de Belgique) avait envoyé le tambour de ville inviter la population à déposer toutes les armes à l'hôtel de ville, et il avait fait placarder des affiches donnant le même avis (c 4, 7). Un prêtre attira sur les placards l'attention

(1) c 1, 6, 9, 15; R No. 9. (2) C 1, 15; R Nos. 4, 9, 11.

d'un officier allemand (c 20), et le bourgmestre lui-même avait déjà donné au commandant allemand une traduction de ces affiches (R No. 11). Cet officier⁽¹⁾ représente hypocritement cet acte de bonne foi comme une circonstance suspecte. "A ma grande surprise," dit-il, "on m'y montra (à l'hôtel de ville) trente-six fusils apparemment destinés à servir dans les fêtes publiques et à la Garde civique. Les éléments nécessaires pour charger ces fusils furent trouvés emballés dans une caisse." La seule arme trouvée le 19 août entre les mains d'un particulier, fut un fusil de chasse qui servait à tirer aux pigeons (c 1), et lorsque le propriétaire l'eut apporté, les otages furent remis en liberté. Et cependant, même alors, il fut encore fusillé 4 civils, dont deux étaient père et fils — ce dernier faible d'esprit (c 15).

Les Allemands en garnison à Aerschot étaient déjà indisciplinés. "Je vis un autre cadavre d'homme dans la rue," ajoute le témoin cité plus haut (c 15). "Quand je rentrai chez moi, je trouvai tous les meubles brisés, la maison complètement pillée et tous les objets de valeur volés. Quand je sortis de nouveau, j'aperçus, à la porte de la maison attenante, un cadavre. C'était celui de mon voisin ; il portait le brassard de la Croix-Rouge. . ."

Les Allemands se livrèrent à la boisson et au pillage. Ils "se sont mis immédiatement à enfoncer les portes des caves et peu de temps après la plupart d'entre eux étaient ivres." (R, No. 15).

"Un officier vint à moi," dépose un autre témoin (c 7) "et demanda un paquet de café. Il ne le paya pas et ne donna pas de reçu." "Ils brisèrent la devanture de ma boutique," dit un autre. "La

(1) Livre blanc allemand, A 2.

montre fut pillée en un instant. Puis la boutique même fut dévalisée. Ils se battaient pour les bouteilles de cognac et de rhum. Sur ces entrefaites, un officier survint. Il ne parut nullement surpris, et demanda pour lui-même trois bouteilles de cognac et trois bouteilles de vin. Les soldats, officiers et sous-officiers, descendirent à la cave et la vidèrent." La Croix-Rouge même ne fut pas épargnée. Le monastère de St. Damien, qui avait été transformé en ambulance, fut envahi par des soldats allemands, qui accusèrent les moines d'avoir tiré et arrachèrent les bandages des soldats belges blessés pour s'assurer que les plaies étaient réelles (R. No. 16). Un des moines a dit : ". . . Chaque fois que nous avons fait valoir notre qualité d'ambulancier de la Croix-Rouge, nos paroles ont été accueillies avec des sourires méprisants et des commentaires indiquant clairement qu'ils n'en faisaient aucun cas."

Vers 5 heures de l'après-midi, le colonel Stenger, commandant de la 8ème brigade d'infanterie allemande, arriva à Aerschot avec son état-major. Il était logé dans la maison du bourgmestre, dans un appartement donnant sur la place. Le capitaine Karge, commandant la police militaire de la division, était logé chez le frère du bourgmestre, sur la place aussi, mais du côté opposé. Vers huit heures du soir (heure allemande), le colonel Stenger se tenait sur le balcon du bourgmestre ; celui-ci, qui venait d'être autorisé à rentrer chez lui, était devant sa porte, offrant des cigares aux sentinelles allemandes, et sa femme était à côté de lui. La place était remplie de troupes, et une colonne du train des équipages la traversait lorsqu'un coup de feu retentit et fut immédiatement suivi d'une fusillade nourrie. La femme du bourgmestre a écrit (R. No. 11) : ". . . Je

vis très distinctement deux colonnes de fumée suivies d'une multitude de coups de feu."

" J'ai aperçu un léger nuage de fumée et de poussière venant du toit d'une maison d'angle de couleur rouge," dit le capitaine Karge,⁽¹⁾ qui était à sa fenêtre, de l'autre côté de la place. En un instant tous les soldats massés sur la place furent en émoi. " Ma cour," dit la femme du bourgmestre, " fut envahie par des chevaux et par des soldats qui tiraient en l'air comme des fous." " Les conducteurs et les artilleurs," dit le capitaine Karge, " avaient abandonné leurs chevaux et leurs fourgons pour s'abriter des coups de feu sous les portes des maisons. Plusieurs fourgons étaient accrochés, parce que les chevaux, impatients, s'étaient mis en mouvement sans personne pour les guider." Un autre officier allemand⁽²⁾ a cru que les coups de feu venaient des faubourgs nord-ouest de la ville, et des soldats allemands fugitifs lui dirent que des troupes belges s'avançaient pour attaquer. Une compagnie de mitrailleurs se porta à leur rencontre et fit trois kilomètres avant de s'apercevoir qu'il n'y avait pas d'ennemis, puis elle revint sur ses pas. " A 350 mètres environ de la place," dit le commandant de cette compagnie,⁽³⁾ " je rencontrai de la cavalerie qui se repliait rapidement et des fourgons qui essayaient de tourner . . . je vis des coups de feu partir des maisons . . . Là-dessus, je fis dételer et tirer sur les façades des maisons à gauche."

Par qui fut tiré le premier coup ? Qui riposta par une volée ? De nombreux témoignages belges et allemands établissent que des soldats allemands tirèrent sur la place et dans les rues adjacentes ;

(1) Livre blanc allemand, A 3, appendix.

(2) Livre blanc, A 5.

(3) A 4.

mais il n'est donné ou même suggéré, dans le livre blanc, aucune preuve qu'un Belge ait été surpris en train de tirer. "La situation," dit le capitaine Folz,⁽¹⁾ "se développa de telle façon que nos soldats s'adossèrent aux maisons, et dès qu'un homme se montrait en tirant dans une maison située en face, ils tiraient sur lui." Mais étaient-ce des Belges qui étaient aux fenêtres ou des Allemands qui, s'abritant contre les coups de feu qui incontestablement étaient tirés par leurs camarades, ripostaient, de leur abri, contre un ennemi imaginaire? "Il y avait près de l'hôtel de ville," dit encore le capitaine Folz, "un officier qui faisait sonner sans interruption l'ordre: 'Cessez le feu!'⁽²⁾ Evidemment cet officier désirait d'abord arrêter la fusillade de nos hommes pour procéder ensuite avec méthode."

Les esprits des soldats allemands avaient été remplis de bruits mensongers. "J'ai entendu dire," affirme le capitaine Karge, "que le roi des Belges avait décrété que tout citoyen belge était dans l'obligation de faire autant de mal que possible à l'armée allemande . . .

"Un officier m'a dit avoir lu sur une porte d'église qu'il était interdit aux Belges de garder sur parole les officiers allemands, mais qu'ils devaient les tuer . . .

"Un professeur de séminaire m'a dit nettement, comme je crois maintenant en avoir le souvenir précis, que la Garde civique avait reçu l'ordre de faire à l'armée allemande tout le mal possible . . ." (cet homme était menacé de mort).

Alors le capitaine Karge, quand il entendit les coups de feu, tira ses conclusions. "La régularité des volées me donna l'impression que l'affaire avait

(1) Livre blanc, A 5.

(2) Cp. A 3, Appendix.

été bien organisée et peut-être commandée par des militaires." Il ne lui vint jamais à l'idée que ce pût être des volées allemandes, commandées par des officiers allemands en proie aux mêmes appréhensions que lui. Il continue : " Partout, apparemment, les coups de feu venaient *non des fenêtres*, mais des mansardes ou de meurtrières disposées dans les toitures." Mais si les coups de feu ne venaient pas des fenêtres, ne venaient-ils pas de la place où fourmillaient les soldats allemands, puisque, un moment après (le fait est reconnu), ces mêmes soldats tiraient comme des furieux ? " C'est (la direction supposée d'où venaient les coups de feu) ce qui explique que le tir ait fait si peu de mal aux hommes comme aux animaux," et en réalité la seule victime allemande fut le colonel Stenger, le commandant de la brigade. Après le moment le plus violent de la fusillade, et alors que l'ordre se rétablissait parmi les troupes, le colonel Stenger fut trouvé par son aide-de-camp (A 2), qui venait lui faire son rapport, étendu sur le parquet, blessé mortellement (A 2). Le capitaine Folz (A 5) rapporte que " le chirurgien-major du régiment d'infanterie No. 140, qui fit en sa présence l'autopsie, le lendemain, trouva dans la plaie béante de la poitrine une balle de plomb qui avait été déformée en heurtant une substance dure." Il reste à prouver que cette balle n'était pas une balle allemande. Le Livre blanc allemand ne contient pas de rapport du chirurgien même qui fit l'autopsie.

Pendant ce temps-là, la ville et les habitants d'Aerschot avaient été voués à la destruction. " Je pris alors des soldats," dit le capitaine Karge, " et je me rendis avec eux à la maison d'où (dans l'idée du capitaine Karge) étaient partis les premiers coups. Je donnai l'ordre d'enfoncer les portes et les fenêtres

du rez-de-chaussée, qui étaient soigneusement fermées. Je pénétrai dans la maison avec les autres, et au moyen d'une assez grande quantité de térébenthine, qui fut trouvée dans une bonbonne d'une capacité d'une vingtaine de litres, et que je fis répandre en partie au premier étage et en partie en bas et au rez-de-chaussée, je réussis à mettre le feu à la maison en très peu de temps. En outre, j'avais donné l'ordre aux soldats qui ne prenaient pas part à l'opération de garder les issues et d'arrêter tout individu qui sortirait. Lorsque je quittai la maison en flammes, plusieurs civils, y compris un jeune prêtre, avaient été arrêtés sortant des *maisons voisines*. Je les fis conduire sur la place où, dans l'intervalle, ma compagnie de police militaire avait été rassemblée.

“ Alors . . . je pris le commandement de tous les prisonniers, dont je séparai les femmes et les enfants, filles et garçons, que je relâchai. J'avais reçu d'un officier d'état-major l'ordre de fusiller les prisonniers. Je donnai alors à mes policiers . . . l'ordre d'escorter les prisonniers et de les conduire hors de la ville. Là, aux portes, une maison brûlait, et à la lueur de l'incendie je fis fusiller les coupables, 88 en tout, après avoir libéré trois infirmes . . . ”

Ces 88 victimes ne furent qu'une première fournée. Toute la population d'Aerschot fut expulsée des maisons par les troupes allemandes et chassée sur la place. On poussait les habitants avec la plus brutale violence. “ Un des Allemands,” dit une femme (c 9), “ me donna un coup de baïonnette qui traversa ma jupe et passa derrière mes genoux. J'étais trop effrayée pour remarquer ce qui se passait.” “ Une fois dans la rue,” dit une autre (c 10), “ d'autres soldats allemands tirèrent sur nous. Je portais un enfant, et une balle passa entre ma main gauche et le bras

gauche de mon enfant. L'enfant fut atteint au fondement . . . Le 22 août, à l'hôpital, j'ai vu trois femmes mourir de leurs blessures." "A l'ambulance de l'Institut Damien," rapporte le moine déjà cité, "nous avons soigné quatre femmes, plusieurs civils et des enfants. Un enfant d'un an avait reçu un coup de baïonnette dans la cuisse, alors que sa mère le tenait entre ses bras. Plusieurs civils portaient sur le corps des brûlures aussi bien que des blessures. Ils nous racontèrent comment les soldats mettaient le feu aux maisons et tiraient sur les habitants suffoqués qui tentaient de s'échapper."

Comme partout, les incendies furent méthodiques "Ils se servaient d'un appareil spécial, semblable à un gros fusil, pour lancer du naphte ou quelque autre matière inflammable du même genre" (c 19). "On me conduisit à l'officier qui commandait," dit un professeur (c 14); "je le trouvai aidant, de sa personne, à incendier une maison. Lui et ses hommes enflammaient des allumettes et les appliquaient aux rideaux." "Nous avons vu brûler une rue entière dans laquelle je possédais deux maisons," dit un habitant d'Aerschot que l'on chassait vers la place. "Nous entendions les cris des enfants et des animaux qui étaient dans les flammes" (c 2). Un civil sortit de chez lui, pour aller voir si sa mère se trouvait dans une maison qui brûlait. Il fut tué par les Allemands qui lui tirèrent un coup de fusil à une distance de 18 mètres (c 5). Un autre locataire (R, No. 5) jeta son enfant par la fenêtre du premier étage de sa maison incendiée, puis sauta après lui et se cassa les deux jambes. Sa femme fut brûlée vive. "Les Allemands, avec leurs fusils, repoussèrent ceux qui venaient au secours de cet homme qui, les deux jambes brisées, dut se traîner de son mieux" (c 19). "Toute

la partie supérieure de ma maison prit feu," déclare un autre, " alors qu'il s'y trouvait une douzaine de personnes. Les Allemands avaient barricadé la porte de la rue pour qu'elles ne pussent sortir. Elles tentèrent en vain de gagner les toits des maisons voisines . . . Les Allemands tiraient sur tout le monde dans les rues . . . "

A ce moment les Allemands étaient pour la plupart ivres (c 9) et dépourvus de toute raison et de toute honte. Deux hommes et un garçon sortirent d'un cabaret où, avec d'autres, ils s'étaient réfugiés. " Dès que nous fûmes dehors, nous vîmes l'éclair des fusils et nous entendîmes une détonation . . . Nous sommes rentrés le plus vite possible, en fermant la porte. Les soldats allemands entrèrent. Le premier qui parut dit :—' Vous avez tiré,' et les autres répétèrent la même chose. Ils braquèrent sur nous leurs revolvers en nous menaçant de tirer si nous faisions un mouvement " (c 4).

Dans une autre maison, 22 soldats belges prisonniers—dont quelques-uns blessés—et six otages civils étaient gardés à vue. On les entraîna au bord de la rivière Démer où ils furent fusillés par deux compagnies de troupes allemandes. Un des deux survivants (un soldat blessé avant d'avoir été fait prisonnier) raconte ainsi les faits :—" J'ai été atteint d'un coup de feu . . . S'apercevant que je vivais, un officier s'est approché et, alors qu'un soldat voulait tirer sur moi, il a ordonné de me précipiter dans le Démer. Je me suis accroché à une branche d'arbre, en appuyant les pieds sur les pierres du fond. Je suis resté dans l'eau jusqu'au lendemain matin, la tête seule émergeant . . . " (R, No. 8).

La maison du bourgmestre fut la première dont les habitants furent chassés. L'aide-de-camp du colonel

Stenger arracha le bourgmestre de la cave où il s'était réfugié avec sa famille et l'emmena sous escorte. Une demi-heure plus tard, l'aide-de-camp revint chercher la femme du bourgmestre et son fils âgé de 15 ans. La femme du bourgmestre a écrit :

“ Comme mon pauvre enfant marchait difficilement par suite de sa blessure, il le poursuivit à coups de pied ; j'ai fermé les yeux pour ne plus rien voir . . . ”
(R, No. II.)

“ Arrivés sur la place, nous y avons trouvé toutes les personnes habitant le voisinage . . . A côté de moi une jeune fille faiblissait de douleur ; son père et ses deux frères avaient été fusillés, et on l'avait arrachée au lit de sa mère qui agonisait ; elle l'a retrouvée, neuf heures après, morte.

“ . . . Toutes les maisons du côté droit de la place flambaient. Ce qu'on pouvait constater c'était l'ordre parfait et la méthode avec lesquels ces bandits manœuvraient ; il n'y avait pas cette âpreté au pillage d'hommes laissés à eux-mêmes. Je puis affirmer qu'ils agissaient par ordre et avec ordre . . . Entre temps, les soldats sortaient de chez nous, les bras chargés de bouteilles de vin ; on ouvrait les fenêtres de nos appartements et tout ce qui s'y trouvait était enlevé. . . ”

“ La place était une fournaise,” a déclaré un forgeron (c 1), “ et les civils étaient forcés de se tenir près des maisons en flammes.” “ On mit les femmes et les enfants d'un côté,” ajoute une femme (c 7). “ J'étais du nombre, avec mes cinq enfants — un garçon de 15 ans et quatre filles. J'ai remarqué que beaucoup d'hommes avaient les mains liées. On emmena les hommes du côté de la route de Louvain . . . ”

Les hommes furent conduits hors de la ville. comme, quelques heures auparavant, l'avaient été

les prisonniers du capitaine Karge, pour être fusillés. Le bourgmestre, son frère, et son fils faisaient partie de ce second convoi. La femme du bourgmestre a écrit :

“ A la lueur sinistre des incendies, mes yeux rencontrèrent mon mari, mon fils et mon beau-frère accompagnés d'autres messieurs qu'on conduisait au supplice. . . Pour ne pas lui enlever son courage, je ne pouvais lui crier : ‘ Je suis ici ! ’ ”

Il y avait en tout 50 ou 60 prisonniers, et un autre convoi de trente suivait.⁽¹⁾ “ Ils nous firent marcher dans la même position, les mains en l'air, pendant 20 minutes,” dit un survivant (c4). “ Quand nous étions fatigués nous mettions les mains sur nos têtes.” “ Un des prisonniers,” dit un autre témoin qui faisait partie du même convoi, (c 8) “ reçut d'un soldat allemand des coups de crosse de fusil. Le jeune homme dit : ‘ Oh ! mon père.’ Son père lui dit : ‘ Tais-toi, mon garçon.’ Un autre soldat perça de sa baïonnette la cuisse d'un autre prisonnier et le força ensuite de marcher avec les autres.” Une troisième dit (R. No. 7) :

“ On nous lia les mains derrière le dos avec du fil de cuivre que l'on serra si fort que nos poignets furent coupés et saignèrent ; . . . nous dûmes, toujours liés, nous coucher sur le dos ; . . . la tête devait toucher le sol. Vers 6 heures, le lendemain, on décida de commencer les exécutions.”

Un officier lut un papier aux prisonniers. Il en serait fusillé un sur trois. “ Ce fut comme la lecture d'un article de loi. Il lisait en allemand, mais nous comprenions . . . Ils prirent tous les jeunes gens. . . ” (c 4).

Le principal adversaire politique du bourgmestre se trouvait parmi les prisonniers. Il offrit sa vie en

(1) c 4, 8.

échange de celle du bourgmestre. “ L’existence du bourgmestre était essentielle au bien de la ville,” Le bourgmestre plaida pour ses concitoyens, puis pour son fils. L’officier répondit qu’il les lui fallait tous — le bourgmestre, son fils, et son frère.

“ L’enfant se leva alors . . . et se plaça entre son père et son oncle. . . Les coups de feu crépitèrent et les trois corps tombèrent lourdement l’un sur l’autre.” (R, No. 7).

“ On plaça ensuite les autres civils par rangs de trois ; on les compta, un, deux, trois ; celui qui avait le No. 3 devait chaque fois sortir du rang et s’aligner derrière les cadavres ; on allait les fusiller, disaient les Allemands. . . Mon frère et moi, nous étions voisins ; j’eus le No. 2 ; mon frère . . . eut le No. 3. Je demandai alors à l’officier : ‘ Puis-je remplacer mon frère ? . . . Pour ma mère, qui est veuve, mon frère qui a terminé ses études est plus utile que moi.’ Encore une fois il resta impassible à cette prière. ‘ Que le No. 3 sorte du rang.’ Nous nous embrassâmes et mon frère . . . se joignit aux autres ; ils étaient ainsi une trentaine alignés ; alors . . . les soldats allemands avançaient le long du rang, lentement, en tuant trois à chaque décharge, commandée chaque fois par l’officier ” (R, No. 7).

Le dernier homme du rang fut épargné comme étudiant en médecine et membre de la Croix-Rouge (R, No. 5). Les survivants furent remis en liberté. En revenant, ils croisèrent un autre convoi de prisonniers qui allaient à la mort (R, No. 7). Sur la route, ils virent le cadavre d’une femme, et au marché aux bestiaux ils en virent un autre (c 17). Dans le courant de la même journée, des habitants d’Aerschot furent forcés d’enterrer les morts sur la route de Louvain.

Ils purent, à leur retour, donner aux femmes d'Aerschot la triste certitude de la mort de leurs maris, de leurs fils et de leurs frères.⁽¹⁾

Ce qui arriva ensuite à Aerschot peut se dire rapidement. Après avoir conduit hors de la ville le second convoi de prisonniers et renvoyé de la place les femmes, les Allemands évacuèrent la ville⁽²⁾ et la bombardèrent du dehors⁽³⁾; mais le 20 août, au jour, ils revinrent et brûlèrent et pillèrent sans cesse pendant trois jours, emportant non seulement des vivres et des vêtements, mais des objets de valeur de toute espèce qu'ils chargèrent méthodiquement sur des fourgons et des automobiles.⁽⁴⁾ Dans la soirée du 20, l'Institut Damien, quoique devenu hôpital, fut obligé de loger 1,100 hommes. "Toute la nuit se passe à donner à manger et à boire à cette troupe, dont plusieurs hommes étaient ivres. . . Nous en ramassâmes (des bouteilles) 800 le lendemain."⁽⁵⁾

Le 26 et le 27 août, ce qui restait de la population — environ 600 hommes, femmes et enfants qui n'avaient pas péri ou pris la fuite — furent parqués dans l'église.⁽⁶⁾ On leur donna peu à manger et il ne fut pris aucune mesure sanitaire. Dans la soirée du 27, une escouade de soldats allemands s'amusa à tirer, par la porte de l'église, par-dessus les têtes des otages contre la muraille opposée. Le 28, on y amena aussi les moines de St. Damien. (Leur hôpital avait été fermé et les malades chassés de leurs lits.) Le reste des otages fut dirigé sur Louvain. Il y avait parmi

(1) R No. 3 ; c 12.

(2) Livre blanc A 2 et 3 (Appendix).

(3) c 1, 4, 5 ; R, No. 11.

(4) R Nos. 5, 9, 10, 15.

(5) R No. 16.

(6) c 7, 13, 20, 23-5 ; R Nos. 12, 13, 15, 16.

eux des petits enfants, des femmes enceintes et des vieillards trop âgés pour marcher. A Louvain, place de la Station, on tira sur eux et il y eut un certain nombre de tués et de blessés. Les survivants furent relâchés le 29 ; mais quand ils retournèrent à Aerschot, ils furent de nouveau arrêtés et emprisonnés — les hommes dans l'église, les femmes dans un château. Les femmes et les enfants furent mis en liberté le lendemain (ce jour-là, les troupes de l'armée active qui occupaient Aerschot furent remplacées par une garnison de soldats du landsturm qui à leur tour pillèrent la ville).⁽¹⁾ Les hommes furent gardés en prison jusqu'au 6 septembre : ceux qui n'étaient pas d'âge militaire furent relâchés, et le reste (70 à peu près) fut déporté en Allemagne par chemin de fer. Tous les moines, sans distinction d'âge, furent déportés.⁽²⁾

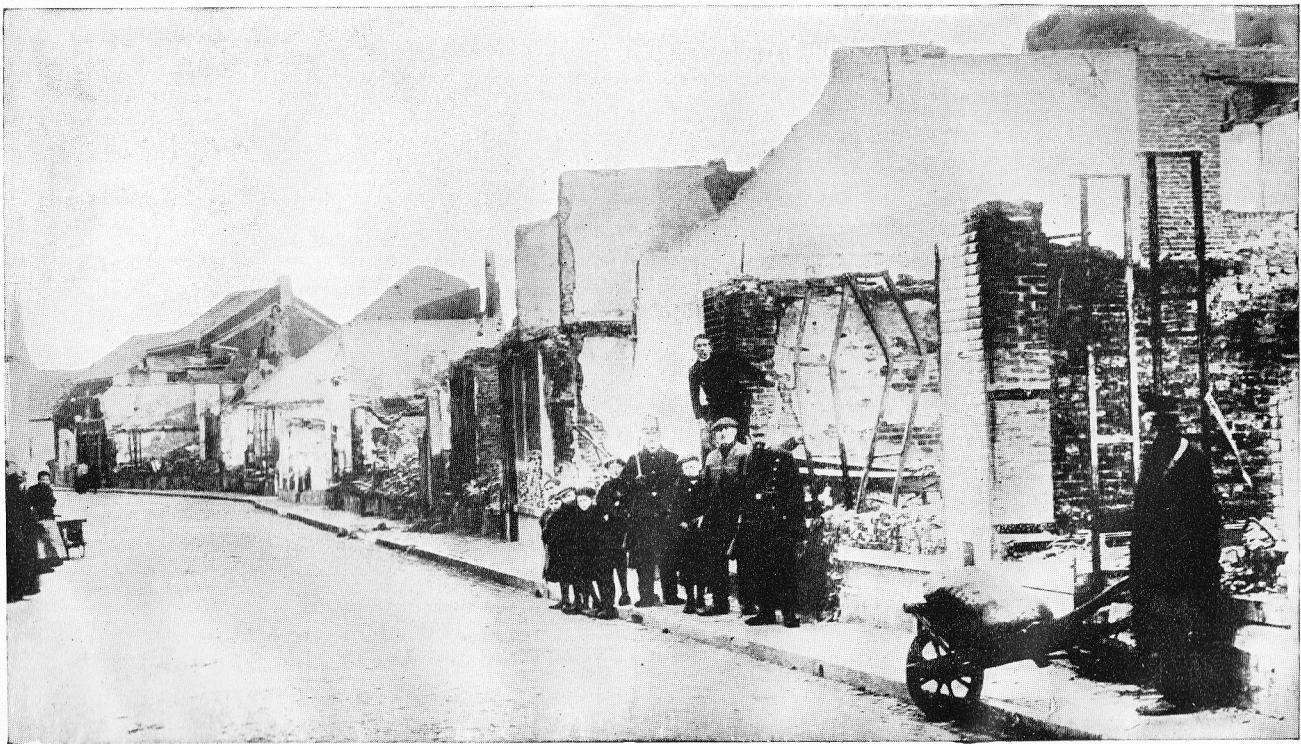
Un soldat allemand (landsturm) écrit dans son journal⁽²⁾ : “ . . . Le 31 août nous sommes entrés à Aerschot pour garder la gare . . . Le 2 septembre, j'avais un peu de repos, dont j'ai profité pour visiter la ville ; personne ne peut s'imaginer l'état dans lequel elle se trouve s'il ne l'a pas vue . . . De toute ma vie je ne boirai plus autant de vin que j'en ai bu ici. . . . ”

Il y eut, à Aerschot, 386 maisons incendiées, 1,000 pillées et 150 habitants tués, et après cette destruction les Allemands reconnurent l'innocence de leurs victimes. “ Ce fut un odieux gâchis, ” avoua un sous-officier allemand, le 29 août, dans l'église

⁽¹⁾ R, I, No. 9.

⁽²⁾ cf. le traitement des dominicains à Louvain p. 133, *infra*.

⁽³⁾ Davignon, p. 97.



12.—AERSCHOT.

d'Aerschot, à un des moines.⁽¹⁾ “ Ce sont nos soldats qui avaient tiré, mais ils ont été punis.”

(iii) *Les environs d'Aerschot.*

Les petites localités des environs d'Aerschot souffrirent proportionnellement à leur importance. A *Nieuw-Rhode*, 200 maisons sur 321 furent pillées, un civil tué et 27 déportés en Allemagne. A *Gelrode*,⁽²⁾ le 19 août, les Allemands s'emparèrent de 21 civils qu'ils prirent comme otages, les enfermèrent dans l'église et en fusillèrent un sur trois contre le mur ; les autres furent dirigés à pied sur Louvain et emprisonnés dans l'église locale. Aucun d'eux ne fut trouvé en possession d'armes, car le bourgmestre de Gelrode, avant l'arrivée des Allemands, avait recueilli toutes les armes appartenant à des particuliers. Le curé de Gelrode⁽³⁾ fut traîné à Aerschot le 27 août, par des soldats allemands. “ En arrivant au cimetière, ce prêtre fut frappé plusieurs fois à la tête par chacun des soldats ; puis il fut poussé par eux contre le mur de l'église ” (c 24). “ Il avait les mains levées au-dessus de la tête. Cinq ou six soldats se tenaient immédiatement devant lui . . . Quand il laissait un peu baisser ses mains, les soldats faisaient tomber sur ses pieds la crosse de leurs fusils ” (c 25). Les soldats urinèrent contre lui. Enfin ils l'entraînèrent pour le fusiller, et son cadavre fut jeté dans la rivière Démer.

Dans la commune de Gelrode 18 civils en tout furent fusillés et 99 déportés en Allemagne. Vingt-trois maisons furent incendiées et 131 pillées sur 201 que comptait le village.

(1) R p. 171.

(2) c 39, 45.

(3) c 3, 23-5, 40 ; R No. 10 (Aerschot).

ABRÉVIATIONS.

ARRANGEMENTS TYPOGRAPHIQUES :—

- MAJUSCULES Appendices du Livre blanc allemand intitulé : *The Violation of International Law in the Conduct of the Belgian People's War* (daté Berlin, 10 mai 1915); les chiffres arabes qui suivent les lettres majuscules renvoient aux dépositions contenues dans chaque appendice.
- MINUSCULES Sections de l' "*Appendix to the Report of the Committee on Alleged German Outrages appointed by His Britannic Majesty's Government and Presided over by the Right Hon. Viscount Bryce, O.M.*" (Cd. 7895); les chiffres arabes qui suivent les lettres minuscules renvoient aux dépositions contenues dans chaque section.
- ANN(EXE) ... Annexes (de 1 à 9) des *Reports of the Belgian Commission* (voir plus bas).
- BELG. *Reports (de i à xxii) of the Official Commission of the Belgian Government on the Violation of the Rights of Nations and of the Laws and Customs of War.* (Traduction anglaise publiée pour le compte de la Légation de Belgique par H.M. Stationery Office. Deux volumes.)
- BLAND... ... "*Germany's Violations of the Laws of War, 1914-15.*" compilé sous les auspices du ministère français des Affaires étrangères et traduit en anglais, avec une introduction par J. O. P. Bland. (London : Heinemann. 1915.)
- BRYCE *Appendix to the Report of the Committee on Alleged German Outrages appointed by His Britannic Majesty's Government.*

- CHAMBRY ... *"The Truth about Louvain,"* by René Chambry. (Hodder and Stoughton, 1915.)
- CHIFFRES RO-
MAINS MINUS-
CULES. *Reports (i à xxii) of the Belgian Commission* (voir plus haut)
- DAVIGNON ... *"Belgium and Germany,"* Texts and documents, preceded by a Foreword by Henri Davignon. (Thomas Nelson and Sons.)
- "EYE-WITNESS." *"An Eye-Witness at Louvain."* (London : Eyre and Spottiswoode. 1914.)
- "GERMANS" ... *"The Germans at Louvain,"* by a volunteer worker in the *Hôpital St. Thomas.* (Hodder and Stoughton. 1916.)
- GRONDIJS ... *"The Germans in Belgium : Experiences of a Neutral,"* by L. H. Grondijs, Ph.D., formerly Professor of Physics at the Technical Institute of Dordrecht. (London : Heinemann. 1915.)
- HÖCKER ... *"An der Spitze meiner Kompagnie,"* par Paul Oskar Höcker. (Ullstein & Co., Berlin and Vienna. 1914.)
- "HORRORS" ... *"The Horrors of Louvain,"* by an Eye-Witness, with an introduction by Lord Halifax. (Publié par le *Sunday Times* de Londres.)
- MASSART ... *"Belgians under the German Eagle,"* by Jean Massart, Vice-Director of the Class of Sciences in the Royal Academy of Belgium. (Traduction anglaise par Bernard Miall. Londres : Fisher Unwin. 1916.)
- MERCIER ... *"Lettre Pastorale,"* datée de Noël 1914, de S.E. le Cardinal Mercier, archevêque de Malines.

MORGAN ... "*German Atrocities : An Official Investigation*," by J. H. Morgan, M.A., Professor of Constitutional Law in the University of London. (London : Fisher Unwin. 1916.)

R(EPONSE) ... "*Reply to the German White Book of May 10, 1915*" (Publiée pour les ministères belges de la Justice et des Affaires étrangères par Berger-Levrault, Paris, 1916.)

Les chiffres arabes qui suivent la lettre R renvoient aux dépositions contenues dans la section spéciale à la *Réponse* citée : ainsi, R 15 indique la quinzième déposition de la section spéciale à Louvain de la *Réponse* lorsqu'elle est citée dans le présent ouvrage dans la partie relative à Louvain ; mais elle indique la quinzième déposition de la section spéciale à Aerschot lorsqu'elle est citée dans la partie correspondante du présent ouvrage.

Il est aussi fait des renvois par page à la *Réponse* et alors les chiffres arabes indiquent la page et sont précédés par la lettre " p."

S(OMVILLE) ... "*The Road to Liège*," by Gustave Somville. (Traduction par Bernard Miall. Hodder and Stoughton. 1916.)

STRUYKEN ... "*The German White Book on the War in Belgium : A Commentary*," by Professor A. A. H. Struyken. (Traduction d'articles publiés dans le journal *Van Onzen Tijd* d'Amsterdam, les 31 juillet, et 7, 14 et 21 août 1915. Thomas Nelson and Sons.)

N.B.—Les statistiques dont la source n'est pas indiquée sont extraites de la première et de la deuxième annexe des rapports de la Commission belge. Elles sont basées sur des recherches officielles.

LA ROUTE SUIVIE PAR LES ARMÉES: DE LA FRONTIÈRE À MALINES





LE
TERRORISME ALLEMAND
EN
BELGIQUE

PAR ARNOLD J. TOYNBEE

LE
TERRORISME
ALLEMAND
EN
BELGIQUE

PAR

ARNOLD J. TOYNBEE

Ancien agrégé du Collège Balliol, Oxford

LA CONTREE ENVAHIE.

